

(type *-ment*) et des règles trop catégoriques (celle qui dit qu'ayant plusieurs syllabes à schwa, on garde le premier et par la suite un sur deux des schwa, et celle qui rend la dénasalisation obligatoire quand on fait la liaison du préfixe *non-*, alors que ni l'une, ni l'autre ne sont vérifiables), mais en même temps une très grande force dans l'explicitation de la dépendance du style qui est valable pour le schwa comme pour la liaison, donc dans l'explicitation de l'interdépendance de style-liaison-schwa; mais même si la terminologie de "vitesses" est plus définissable que celle de "styles", je trouve discutable d'identifier celle-ci à celle-là; comme il s'agit de prononcer plus de sons (les schwa et les liaisons) quand on parle moins vite et vice versa, il n'est guère possible de parler effet et cause.

Somme toute, malgré des points discutables et les quelques erreurs évidentes, ce manuel est un ouvrage très solide, qui peut servir à rendre plus nuancé l'enseignement de la phonétique française, et qui pourrait en effet mériter d'être traduit en français pour être diffusé plus largement.

Jørn Westengaard-Holm  
Copenhague

Robert Martin: *Pour une logique du sens*. Linguistique nouvelle. Presses Universitaires de France, Paris, 1983. 268 p.

"La réflexion sémantique est entrée dans une phase de si vive effervescence qu'il faudrait amender incessamment ce que l'on écrit", affirme Robert Martin dans la conclusion de son nouvel ouvrage (p. 247). A un tel stade du développement d'une science, on a plus que jamais besoin de travaux qui offrent une vue d'ensemble, et c'est donc plein d'espoir qu'on aborde la lecture d'une "logique du sens". On ne sera pas déçu! Il s'agit d'un prolongement de *Inférence, antonymie et paraphrase*, paru en 1976, et l'auteur a également intégré dans son exposé certains de ses travaux plus récents. Cette démarche a peut-être rendu le livre un peu hétérogène, mais les diverses réflexions sont parfaitement liées entre elles par un nombre restreint d'idées fondamentales qui sous-tendent le texte entier. De ce fait, le résultat est devenu une contribution originale et essentielle au développement rapide de la théorie sémantique.

Le but que se propose Martin pour sa logique du sens est le calcul des relations de vérité qui unissent une phrase donnée à d'autres phrases concevables. Ainsi il opte pour une logique véri-conditionnelle et véri-relationnelle. Trois notions sont à la base de cette logique: (i) L'idée de la *vérité floue*, (ii) celle de *mondes possibles* et (iii) celle d'*univers de croyance*. Dans le premier chapitre, ces trois notions sont introduites et définies, et dans le reste du livre différents problèmes classiques de la sémantique sont abordés à l'intérieur du cadre théorique ainsi établi. Martin arrive en effet à éclairer d'une lumière nouvelle des domaines disparates s'étendant de l'"analyticité" (deuxième chapitre) à la "métaphore" (chapitre IV.II), en passant par les temps, les modes, le lexique, les articles, etc. Enfin, dans le dernier chapitre (V), il ouvre une perspective vers la pragmatique, délimitant de cette manière le domaine de la "logique du sens" par rapport à d'autres phénomènes de 'sens', ces derniers étant plutôt de nature pragmatique. L'affinité qu'il perçoit ressort déjà du titre de ce chapitre: "De la sémantique à la pragmatique: la vérité d'univers".

L'importance des trois notions fondamentales en question est évidemment reconnue depuis longtemps par les sémanticiens; mais l'auteur a le mérite de les rendre plus accessibles par des descriptions intuitives, et surtout d'élargir leur domaine d'application en les combinant de manière originale. Ainsi il dit du flou d'un énoncé qu'il "vient de plusieurs sources:

- du continuum de la réalité elle-même, découpée au moyen d'une grille discrète;
- du flou des signifiés;
- de l'usage que l'on peut appeler "sélectif";
- de la variabilité des contenus selon les locuteurs;" (p. 26).

Chacune de ces sources sera alors étudiée séparément. Les deux autres notions sont définies comme suit: "On appelle "mondes possibles" les instants d'un temps ramifié" (p. 30), et "On appellera "univers de croyance" ou "univers" l'ensemble indéfini des propositions que le locuteur, au moment où il s'exprime, tient pour vraies ou qu'il veut accréditer comme telles" (p. 36). Seront alors définis des sous-ensembles: le "monde des attentes" ( $m^*$ ) et le "monde de ce qui est" ( $m_0$ ) pour les mondes possibles, et l'"hétéro-univers" ("l'univers d'un énonciateur tel qu'il est vu par le locuteur", p. 38) et l'"anti-univers" ("l'ensemble des propositions qui, quoique fausses en  $t_0$ , auraient pu être vraies ou que l'on imagine telles", *ibid*) pour les univers de croyance. Enfin une hiérarchisation est établie dans laquelle les mondes possibles sont subordonnés aux univers de croyance, car "le vrai dans tous les mondes possibles ne vaut pas obligatoirement dans tous les univers" (p. 53). On voit que ces définitions ont une orientation très empirique ou linguistique. Si Martin a choisi de présenter ses propres variantes définitionnelles, c'est sans doute précisément parce qu'il n'a pas jugé les définitions plus traditionnelles assez adaptables à ses besoins. Peut-être pourrait-on regretter qu'il ne s'engage pas dans une discussion des conséquences ontologiques de ces choix. Il me semble notamment que la notion de 'mondes d'attentes' fait référence à certaines notions épistémiques qui, si je ne me trompe, sont engendrées plutôt dans les univers de croyance. D'une manière générale, en effet il serait utile et intéressant d'étudier l'impact qu'ont les définitions établies sur la valeur des résultats et des thèses présentés. Je m'abstiendrai cependant d'entrer ici dans une telle discussion, considérant que la pertinence de ces définitions est largement justifiée par leur capacité descriptive.

Il va sans dire qu'on ne peut traiter de tous les aspects d'une logique du sens dans un livre de 250 pages. Il est donc naturel qu'il y ait quelques lacunes, et que certains problèmes soient étudiés de manière superficielle. Martin n'a d'ailleurs pas visé à l'exhaustivité. Son but a plutôt été la présentation d'un modèle global dont l'application est illustrée par des analyses particulières.

Comme tous les travaux de Martin, ce livre porte l'empreinte de son intuition sémantique exceptionnelle. L'auteur ne trahit jamais la langue qu'il aime et dont il adore les subtilités. Notons, à titre d'exemple, comment il introduit sa description du conditionnel qui, selon lui, inscrirait le procès dans un avenir chargé d'incertitude:

"Que l'on imagine le dialogue suivant:

- Il viendra. - Si quoi? - Il n'y a pas de *si*.

Impossible de le transposer au conditionnel:

- Il viendrait. - Si quoi? - \*Il n'y a pas de *si*.

C'est que, par nature, le conditionnel ne se conçoit pas en dehors de la conjecture." (p. 133).

On peut ajouter que le texte est limpide et pédagogique et plein de schémas synoptiques, ce qui aide beaucoup à faire comprendre intuitivement la pensée de l'auteur. Pourtant, à mon avis, Martin va trop loin dans son emploi des symboles. Le livre contient en effet une multiplicité de symboles souvent inventés par l'auteur lui-même, et pas toujours très bien expliqués (par exemple p. 64-67). Il me semble qu'il s'agit dans la plupart de ces cas plus d'une traduction d'expressions linguistiques que d'une véritable formalisation; et je crois que l'œuvre aurait été encore plus accessible si l'utilisation de symboles avait été plus restreinte.

L'analyse que propose Martin du subjonctif français illustre bien les aspects méthodologiques et stylistiques que je viens de mentionner. La section s'intitule "Subjonctif et vérité", et l'auteur "se propose d'esquisser à grands traits la théorie sémantico-logique du subjonctif français" (p. 104), et, évidemment, de montrer que la notion de vérité y est de première importance. L'hypothèse générale est que le subjonctif est lié à *que* (les emplois du subjonctif sans *que* sont tous figés et souvent archaïsants), et que son apparition est fonction de "la valeur suspensive" (p. 107) de cette conjonction. Ici, comme ailleurs, il fait référence aux analyses guillaumiennes, pour les intégrer dans son propre système. Deux hypothèses particulières seront alors avancées pour expliquer la valeur sémantique du subjonctif: (A) "le subjonctif est le mode qui marque l'appartenance non pas au monde  $m_0$  de ce qui est, mais aux mondes possibles  $m$ " (p. 110). De cette manière, il explique que non seulement l'idée de possibilité mais aussi l'idée de nécessité appelle le subjonctif. De même, il sera en mesure d'expliquer le subjonctif dans les subordonnées relatives: "partout le subjonctif de la "relative indéfinie" suggère qu'une classe de possibles, en clôture provisoire, est parcourue dans son extension maximale. Il suppose ainsi l'épuisement des possibles" (p. 113). La deuxième hypothèse (B) est que le subjonctif marque l'appartenance à l'antiunivers. C'est le cas d'une gamme assez vaste de subjonctifs, par exemple celui de l'antécédence, et même celui qu'on trouve après *le fait que*. Certaines de ces explications me semblent un peu recherchées – surtout celle qui concerne le superlatif – mais on doit avouer que Martin a établi un certain ordre là où précédemment régnait le chaos. Sont étudiés enfin les contextes épistémiques, où une combinaison des deux hypothèses, s'appuyant sur une analyse sémantique des différents contextes, s'avère à même d'expliquer la plupart des cas recensés. Soit l'analyse de l'idée de certitude qui, en principe, entraîne l'indicatif. Comme on sait, dans le champ de la négation (de l'interrogation, etc.), le subjonctif peut surgir: on aura *Pierre n'est pas certain que Sophie reviendra/revienne*. Pour expliquer cela, Martin propose l'hypothèse suivante:

- le mode indicatif apparaît quand l'idée négative porte sur la phrase entière, préalablement construite; soit:

NEG[CERT(p)];

- le mode subjonctif apparaît quand la négation porte sur l'idée même de certitude en l'inversant en une idée d'inexistence probable:

[NEG(CERT)] p = INCERTITUDE(p).

On verra comment la deuxième hypothèse entre en jeu. Martin conclut ses analyses en affirmant qu'il y a dans l'apparition du subjonctif tellement de facteurs qui peuvent intervenir qu'on est encore loin d'une formalisation satisfaisante (par exemple "le fait qu'en français moderne l'espoir soit situé du côté du probable et non du possible (alors que c'est l'inverse en italien) échappe à toute prédiction" (p. 126)), mais "que les notions du monde possible et d'univers de croyance rendent la conception du subjonctif moins

vague que d'autres". On ne peut que lui donner raison, même s'il se révèle, comme je le crains, qu'une analyse plus raffinée du subjonctif exigerait des définitions plus développées de ces notions mêmes.

Le présent ouvrage contient beaucoup d'autres analyses intéressantes et originales qui auraient mérité d'être citées, par exemple celle des articles, ou celle de la métaphore. J'aimerais cependant discuter un peu du dernier chapitre qui comporte deux sections: une sur "La composante discursive", et une autre sur "La composante pragmatique". Dans la première, on trouve des réflexions fort stimulantes sur les notions de thème et de sujet (grammatical, logique, etc.). Certes, on peut ne pas être d'accord avec certains détails, mais pour moi, il n'y a aucun doute que cette section constitue une contribution importante à l'étude de la "grammaire discursive". En revanche, la dernière section me paraît plus troublante. "(...) domaine relativement neuf, la pragmatique ne va pas sans tâtonnements, sans illusions ou sans incohérences" (p. 226), affirme Martin à juste titre, et c'est pourquoi il s'en tient à la notion centrale d'*acte de langage*. Avec cette limitation très raisonnable, l'auteur arrive à donner un aperçu limpide du domaine, et on ne peut qu'admirer son courage lorsqu'il se propose de lier ses réflexions pragmatiques à sa "logique du sens", entreprise qui n'est pas sans difficultés, mais qui est évidemment de haute importance pour l'évaluation de la logique. En effet, s'il y a, selon moi, certains points discutables, le résultat de cette démarche est très suggestif, pour une large part grâce à l'intuition remarquable qui lui est sous-jacente. Deux notions centrales sont celles d'*interprétation* et de *réinterprétation*. Si j'ai bien compris la pensée de Martin, il y a un problème essentiel dans sa conception de la réinterprétation. Celle-ci aurait lieu seulement au niveau de l'énoncé, ou, peut-être, comme partie d'une linguistique du texte (p. 237). Certains travaux récents semblent cependant laisser entendre qu'il existe bien des cas où il faut compter sur l'existence de *boucles* qui à l'aide d'une réinterprétation mènent de l'énoncé à la phrase. Autrement dit, parfois la réinterprétation semble être marquée déjà dans la sémantique de la phrase. Tel est notamment le cas des concessifs (cf. par exemple Gettrup et Nölke: "Stratégies concessives", *Revue Romane* 19). Peut-être leur traitement appartient-il, dans l'esprit de l'auteur, à la "linguistique du texte", mais alors, comment délimitera-t-on celle-ci par rapport à la "linguistique de la phrase" dont s'occupe la "logique du sens"? Un autre problème est celui des "intonations spécifiques" qui, selon Martin, sont extra-linguistiques. Or on peut argumenter en faveur d'une conclusion selon laquelle la prévision de certaines intonations spécifiques se fait déjà dans la phrase. De cette manière, on pourrait par exemple rendre compte des deux lectures possibles de *même si* qui, dans le cas habituel est proche de *bien que*, mais qui, pourvu de l'"intonation rectificatrice" sur *même*, prend une valeur nettement hypothétique. Si donc, on ne peut qu'applaudir à la tentative de distinguer nettement les phénomènes analysables au niveau (purent abstrait, cf. p. 243) de la phrase de ceux qui appartiennent à l'énoncé, il ne faudra néanmoins pas oublier qu'il reste des phénomènes dont le traitement propre fait appel aux deux niveaux en même temps. Personne n'a d'ailleurs, que je sache, résolu les problèmes méthodologiques soulevés par ce fait.

Robert Martin s'est depuis longtemps fait connaître comme sémanticien original qui combine une linguistique guillaumienne avec une sémantique logique et vériconditionnelle. *Pour une logique du sens* offre une vue globale de sa conception de la théorie

sémantique. Riche d'observations minutieuses et de réflexions suggestives, ce livre constitue une contribution très importante à l'évolution rapide de cette science. Il faudra pourtant le lire au moins deux fois, car, grâce au style et à l'engagement de l'auteur, la première fois, on le lit comme un roman policier; ce qui est du reste très bien, puisque cela vous permet d'apprécier la vue d'ensemble qui est un des mérites de l'œuvre. A la deuxième lecture, on découvre la richesse et la finesse des analyses. Sans doute, on ne sera pas tout à fait d'accord sur chaque détail, mais jamais on ne restera indifférent.

Je peux donc recommander chaleureusement *Pour une logique du sens* à toute personne qui s'intéresse à la langue française, ou bien à la sémantique en général; en effet, pour le sémanticien professionnel, cette nouvelle œuvre de Robert Martin est un "must".

Henning Nølke  
Nancy

### Littérature française

Marc Eigeldinger: *Lumières du mythe*. Presses Universitaires de France, Paris, 1983. 221 p.

Après plusieurs études sur Rousseau, la poésie française et en particulier Rimbaud, M. Eigeldinger présente ici, en dix chapitres (dont quatre ont déjà été publiés sous forme d'articles), un essai sur le mythe littéraire chez Rousseau, Baudelaire, Rimbaud et André Breton. Le titre exprime l'idée fondamentale de l'auteur: en plein siècle des Lumières, Rousseau inaugure une sorte d'illumination par la pensée mythique, pensée de la liberté et de l'indépendance individuelle, en opposition directe avec la pensée rationaliste. Par la suite, les mythes littéraires, remplissant une fonction essentiellement symbolique et analogique, ne cessent de se formuler, soit comme de véritables récits, soit à l'aide de personnages ou d'éléments mythiques intégrés dans l'univers imaginaire poétique. Le mythe littéraire "n'exclut ni le discours de la subjectivité, ni le récit de l'aventure individuelle" (p. 10), comme on le voit ici dans *Une saison en enfer*. Une seconde fonction du mythe est d'exprimer le désir et l'affectivité, fonction démontrée à partir des *Fleurs du Mal* et d'*Arcane 17*. Le mythe littéraire peut comprendre encore "un sens métaphysique" (p. 11) et proposer au poète ainsi qu'au lecteur un moyen de connaissance, comme dans *Aube* de Rimbaud, où le temps cyclique et l'image mythique du soleil deviennent l'objet d'une quête mythique pour le poète (p. 156-57). Enfin, le mythe littéraire est "un langage polyvalent" (p. 12), il s'invente et se recrée continuellement, par exemple dans "Le Cygne" de Baudelaire (p. 59-61), ou chez Breton qui insiste sur "les courbes de sa signification" (p. 199). Ces quatre fonctions peuvent sembler assez disparates; le fait est qu'elles se recoupent dans les textes, l'une n'exclut pas l'autre, par exemple le récit mythique dans *Aube* n'exclut pas le discours du désir.

A partir des "mythanalyses" de M. Eigeldinger, deux constatations s'imposent, me semble-t-il. Tout d'abord, le mythe littéraire confère le plus souvent un sens à l'actualité du poète ou aux étapes de sa vie couvertes par sa mémoire. C'est que le mythe, je pense, n'est guère prospectif, et l'âge d'or à venir n'est probablement que le mythe inversé d'un